

Lacan Quotidien



n° 699 – Jeudi 18 mai 2017 – 23 h 58 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

Sommaire

*

Dérives de la démocratie
Nassia Linardou-Blanchet

Macron et Ricœur
par Danièle Le Dantec

Tu gloses, tu gloses... pour faire ce que tu as à faire
par Nathalie Georges-Lambrichs

*

DÉBAT OUVERT SUR LA PROPOSITION AMORIM
Pourquoi je n'ai pas fondé une École de psychanalyse
par Pascale Fari

*

LACAN COTIDIANO

ABC Internacional

hace eco al debate abierto del sabado pasado

Graciela Esperanza, *Carta a JAM*

Samuel Basz, *De la juventud de la causa analítica*

Lito Matusевич, *¿EOL 2?*

Marcela Ramos, *La libertad de expresión*

Antonio Aguirre Fuentes, *Recanallizar al populismo chavista*

Irene Todres, *Le bal*

Jorge Alemán, *Nueva época*

*

COLLOQUE UFORCA – Samedi 20 mai

Les signifiants du transfert



Dérives de la démocratie

par Nassia Linardou-Blanchet

« Mais imaginez un peu l'appareil d'État aux mains du FN, et d'abord la police, déjà à 50 % mariniste. Avec en prime la prévisible catastrophe économique, ne voyez-vous pas comment l'État de droit pourrait reculer et s'étioler comme en Hongrie ou en Pologne ? Et qui est sûr que la France ne passerait pas alors sous le joug d'un État policier ? Tout irait très vite. » (1) Jacques-Alain Miller

Tout le monde en convient : nous vivons un changement d'époque. Un clivage de plus en plus profond se creuse au sein des sociétés. Ce clivage porte au pouvoir des forces politiques nouvelles. Il est pensé de multiples façons.

Toni Morrison, par exemple, estime que Donald Trump a été élu sur la base d'un slogan raciste. Selon lui, *Make America Great Again* ne signifie nullement « Redonnons sa grandeur à l'Amérique », mais « Redonnons sa blancheur à l'Amérique ». Lancé par Ronald Reagan, le slogan réactive aujourd'hui, après le double mandat d'Obama, le clivage entre Blancs et Noirs. « À la différence des nations européennes, explique T. Morrison, les États-Unis voient dans la blancheur une force unificatrice. Ici, pour de nombreuses personnes, l'américanité se définit avant tout par la couleur de la peau. [...] Parce que lorsque vous êtes blanc il y a toujours quelqu'un à mépriser [...] Trump a clairement sous-entendu durant sa campagne, qu'un retour à la suprématie blanche était possible » (2). La nobélisée souligne qu'en Amérique, « on a fait de la race un élément de la loi et non plus de la coutume, afin de briser tous les liens qui existaient entre les Blancs pauvres et les Noirs pauvres. Pour le dire simplement, on a divisé pour mieux régner ». C'est cette division sur fond de crise économique et sociale que la ploutocratie trumpiste a su mettre à profit pour parvenir au pouvoir. Mais aujourd'hui la haine des Noirs ne suffit plus pour faire consister le camp du « nous ». Maintenant « eux », ce sont aussi les Mexicains et les musulmans.

L'ère de la démocratie illibérale et de la dé-démocratisation

De fait, Donald Trump a pris les rênes d'un pays profondément divisé. Yascha Mounk, chercheur à Harvard, souligne l'importance prise par le racisme dans la société américaine. Il considère que les Américains blancs ne s'insurgent pas tant contre le pluralisme comme tel, mais contre le fait que les Afro-américains entendent être leurs égaux. « La victoire de Trump ne s'explique pas de façon univoque par les facteurs économiques *ou* par la crise d'identité. Elle s'explique par la confluence des deux » (3).

La crise de la démocratie libérale crée, pour sa part aujourd'hui, une nouvelle ligne de clivage. Elle réside, avance Yascha Mounk, dans l'écart qui se creuse entre *démocratie illibérale* et *libéralisme non démocratique* (4). La Turquie d'Erdogan peut servir ici d'exemple. Pendant des décennies ce pays a fait figure du cas relativement classique du libéralisme non démocratique. Une élite laïque a régné, avec l'appui de l'armée kémaliste, sur une population religieuse en s'opposant à l'instauration de toute loi d'inspiration religieuse islamique. C'est en prônant un islamisme démocratique qu'Erdogan a réussi à mener son parti au pouvoir. Cependant il a progressivement fait adopter des législations illibérales allant de la prohibition de la vente d'alcool aux mesures répressives de plus en plus dures contre la presse et l'université. Il a qualifié le putsch de juillet 2016 de « cadeau de Dieu ». Il fait dériver désormais, moyennant les purges en cours de l'appareil d'État, la démocratie illibérale qu'il a su patiemment construire, vers un pouvoir de type totalitaire.

Défendant la perspective de la démocratie radicale dans la conférence qu'elle a donnée à Athènes à l'Institut Nikos Poulantzas en décembre 2015, Wendy Brown, professeur de théorie politique à Berkeley, ouvre, quant à elle, une autre perspective dans le débat contemporain (5). Elle fait valoir que la contradiction principale, toujours plus intense, est à situer entre le néolibéralisme et la démocratie. Dans un procès de « dé-démocratisation », « la rationalité néolibérale », argumente-t-elle, défait la démocratie et établit la société sur des bases altérées. Le néolibéralisme attaque, en effet, le principe le plus fondamental de la démocratie, à savoir l'égalité. La déficience de celle-ci ruine la qualité de *citoyen* et réduit ce dernier de façon implacable à la condition de l'*homo economicus*. C'est ce qui nous interpelle aujourd'hui.

Hier, la Grèce sous la botte de la Junte des Colonels

Si toujours et partout, dans toutes les sociétés, les clivages politiques existent, ils n'ont pas pour autant un contenu identique ni une égale profondeur. La Grèce a connu un clivage qui a coupé la société en deux pendant une bonne part du XX^e siècle. L'écrivain Alexandros Kontzias a qualifié très justement ces années tourmentées de « guerre grecque de trente ans ». Les passions étaient extrêmes et un régime en quelque sorte d'apartheid avait littéralement détruit le tissu social. Une ligne de partage discriminait « les nationaux bien-pensants » des « communistes-traitres à la nation ». « Citoyens dangereux » (6), ces derniers étaient les « ennemis intérieurs ».

En 1948, une loi vint officialiser l'état de fait qui prévalait déjà depuis 1938 sous la dictature de Ioannis Metaxas. La loi disposait que pour prétendre à un poste dans l'administration publique, et même parfois dans une entreprise privée, mais encore pour accéder à l'Université ou pour pouvoir voyager, le citoyen grec devait être muni de ce qu'on appelait le *πιστοποιητικό κοινωνικών φρονημάτων*, que l'on pourrait approximativement traduire par « certificat de bien-pensance » ou « de la pensée conforme ». Ce certificat dépendait, pour être délivré, dudit *φάκελος* (dossier). Une large partie de la population était en effet fichée par la

police et les services de sécurité de l'État. Le certificat ne pouvait être délivré au requérant qu'après examen de son « dossier », mais aussi de ceux concernant sa famille proche et lointaine. Ainsi la responsabilité politique ou pénale n'était plus par principe individuelle. La délivrance du certificat était refusée lorsque la suspicion de mener une activité politique interdite frappait un membre éloigné de l'entourage familial, y compris si l'agissement incriminé remontait à un temps où le requérant n'était pas encore né (7).

Le « citoyen bien-pensant », le « citoyen conforme », était celui qui s'accordait aux « idéaux de la nation ». Ceux-ci se ramenaient aux canons de la prétendue « civilisation gréco-chrétienne », construction idéologique et historiquement arbitraire, apparue au XIX^e siècle. Le syntagme, qui a traversé le temps, a été la marque de la période de la junte des colonels (1967-1974). Nous gardons encore vif dans notre mémoire le souvenir du dictateur Papadopoulos vociférant au cours de discours délirants l'interpellation lancée à l'adresse de la nation : « Grèce des Grecs chrétiens ! »

Héritage de la période de l'entre-deux-guerres et de la guerre civile grecque, la doctrine de la Junte entendait faire pièce à l'idéologie communiste. Mais on notera qu'elle a pris consistance dans la période de la guerre froide, lorsque la phobie du communisme mettait à mal les fondements du libéralisme démocratique. Selon cette doctrine, le peuple se divisait entre les « nationalement bien-pensants » et les « miasmes », à savoir les « anti-Grecs » qu'étaient les hommes et les femmes de gauche. Cette doctrine d'État a alimenté la terreur, la persécution et la pratique de la délation. Elle ressortit à la logique du « nous » ou « eux », une logique qui répudie le pacte de l'Autre. Logique sans dialectique et logique de guerre et de mort.

La démocratie est revenue en Grèce en juillet 1974, et avec elle la liberté (8). Mais la Grèce est aujourd'hui encore travaillée par le trauma de la division. Le pays garde vive sa sensibilité à la révolte. Le courant nationaliste haineux a perduré à travers les nostalgiques de la Junte dans l'armée et dans la société. Le leader du parti Aube dorée s'inscrit dans la filiation directe du dictateur Papadopoulos. Ce parti, que l'on tenait pour folklorique pendant les années qui suivirent le retour de la démocratie, a pu à nouveau, dans la conjoncture internationale caractéristique qui est la nôtre, attirer le vote de ceux qui sont mus par la peur de l'autre – cet autre prend aujourd'hui le visage de l'immigré (9). En Grèce, le clivage blessant du passé aiguisé aujourd'hui l'effet du présent marqué par la crise économique et l'immigration.

La psychanalyse n'a pu se développer qu'avec le retour de la démocratie. A l'heure où la société se trouve de nouveau en proie à la crise du capitalisme et de la civilisation le devoir nous revient, comme nous y invite Lacan, de ne pas rendre les armes.

1 : Jacques-Alain Miller, « L'électeur de gauche vote son rêve au premier tour et atterrit au second. Mais en 2017, le FN est aux portes », *Le Monde*, 12 mars 2017, tribune reprise sous le titre « Les ruses du diables » sur le blog scalpsite.com

2 : Toni Morrison, « Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? », *America*, N° 1, *Printemps 2017*, p. 25-46.

3 : Yascha Mounk, « End-Times for Liberal Democracy? », *Council on Foreign Relations*, 28 décembre 2016.

4 : Yascha Mounk, « La semaine où la démocratie est morte », *Slate.fr*, 28 août 2016.

5 : Wendy Brown, « Le néo-libéralisme contre la démocratie. Dix thèses », 9^e conférence à l'Institut Nikos Poulantzas, Athènes, 2015. Cf. aussi: « Undoing the Demos: Neoliberalism's Stealth Revolution », zone books, 2015.

6 : Cf. entre autres, Kostis Kornetis, *Les enfants de la dictature*, éditions Polis, Athènes 2015.

7 : En 1961, environ 1.500.000 citoyens étaient fichés à la police.

8 : Les dossiers de la police, environ 17.000.000 documents, ont été « brûlés » en présence des autorités de l'État en 1989.

9 : La société grecque a assisté stupéfaite il y a un peu plus de deux ans maintenant au dévoilement des activités criminelles d'Aube dorée après le meurtre de Pavlos Fyssas, musicien antifasciste, exécuté par un de ses sbires en service commandé. Cf. Réginald Blanchet, « Politique de la violence extrême », *Lacan Quotidien*, n° 424, 20 septembre 2014.

Macron et la rencontre de Ricœur

Danièle Le Dantec

En tant que psychanalyste, on est fondé à récuser, comme le fait Pierre-Gilles Gueguen dans un article récent (1), la récurrence de la référence à la « bienveillance » dans les discours d'Emmanuel Macron, et les gestes à l'égard de ses adversaires, qui y sont associés.

Mais on ne peut reprocher à Macron de ne pas avoir été analysé, même si l'on peut regretter qu'il n'ait manifestement pas – ou pas encore, question de contingence ! – rencontré l'enseignement de Lacan. On ne peut surtout pas lui reprocher de ne pas s'adresser à un public d'analysants. En homme politique, il s'adresse à tous : il a lu et travaillé Machiavel, il se doit de séduire, et de soigner les apparences, tout en se réservant le secret de ses décisions.

Que Macron dise, dans un entretien de juillet 2015 (2), avoir été « rééduqué sur le plan philosophique » par sa rencontre avec Ricœur, voilà qui heurte notre goût lacanien, surtout lorsqu'il ajoute que Ricœur « a écrit de manière lumineuse sur la psychanalyse », et que « c'est une des choses qu'il [lui] a le plus apportées »... On pourrait là, plutôt, reprendre le mot employé par Pierre-Gilles Gueguen, et juger, en fait, « écœurante » l'approche herméneutique de la psychanalyse, qui passe à côté de l'invention freudienne en la noyant dans la recherche religieuse du sens.

Mais comment ignorer que Ricœur fut néanmoins non seulement un grand lecteur, mais aussi, contre les rêveries dogmatiques sur la fin à venir du mal de l'État, le théoricien salutaire du mal nécessaire de l'État. En effet, le rêve marxiste-léniniste du dépérissement de l'État dans une société sans classes s'étant soldé, historiquement, par un renversement en son contraire, à savoir par la prolifération de la bureaucratie étatique dans le totalitarisme stalinien, Ricœur considérait que l'État ne pouvait disparaître, que sa vraie fonction était de promouvoir une « éthique de la violence limitée ». J'ai gardé en mémoire cette formule – d'*Histoire et Vérité*, je crois – que je juge heureuse : « l'éthique de la violence limitée », à entendre, bien sûr, comme éthique de la limitation, de la canalisation de la violence dans l'État. Ricœur tirait là les conséquences de la définition célèbre, par Max Weber, de l'État, comme étant « le détenteur du monopole de la violence légitime ».

C'est, je suppose, ce Ricœur-là qui a contribué à forger la culture politique de Macron.

Dans le même entretien de 2015, Macron conclut en confiant que c'est « Ricœur qui [l'] a poussé à faire de la politique, parce que lui-même n'en avait pas fait », et qu'il lui avait trouvé quelque difficulté avec la faculté de décision, apprenant aussi de Ricœur « en creux ».

De la philosophie, Macron dit que « c'est une discipline qui ne vaut rien sans la confrontation au réel. Et [que] le réel ne vaut rien sans la capacité qu'elle offre de remonter au concept ». Cet entretien, riche d'enseignements divers, nous donne à penser sur la pratique politique de celui qui est devenu notre Président.

1 : In [Lacan Quotidien 691](#), 8 mai 2017

2 : In *Macron par Macron*, Le 1 en livre, édition L'aube, p.15. Collection dirigée par Eric Fottorino

Tu gloses tu gloses... pour faire ce que tu as à faire

par Nathalie Georges-Lambrichs

La discrète apparition sur la scène de l'organe de la miction chez un septuagénaire (cf. Jacques-Alain Miller, « Diane », *Extime* 22) a de quoi surprendre. Elle m'a rappelé le *Witz* qu'Endre Rozsda, peintre d'origine hongroise (1913 Mohács – 1999 Paris), salué par André Breton dès son jeune âge, adorait raconter dans les dernières années de sa vie : « Quand j'avais quatre ans je croyais que ça servait à faire pipi, et maintenant je sais que c'est vrai ».

Enfin, sur la scène... j'exagère. C'est un signifiant qui s'est ici faulfilé, le signifiant enfantin « pissou » qui porte la marque de la tendresse maternelle, l'indexe et le rendrait adorable si du fait de son exportation/importation immédiate dans le tissu philosophique, il ne se réduisait à la chose, convoquée sous les espèces de l'objet là où il s'agit de maintenir ouverte la brèche sans cesse occupée par le dieu malin de Descartes.

Que sont les bibis ? D'exquis chapeaux effleurant la tête des dames, du temps qu'elles parachevaient leur toilette d'un nuage de poudre de riz sans oublier leur flacon de sels accroché à la ceinture dans un élégant lacs de rubans. Le bibi n'est-il pas l'élégant dérivé du prépuce de celles qui faute de l'avoir sont invitées à se croire belles pour l'incarner de la pointe des cheveux au bout des ongles ? En ce temps-là, pénis, phallus étaient tout Un. J'en veux pour preuve la voilette qui est au bibi ce que le visage du tableau de Magritte est au corps féminin.

Pas moins, c'est le *beebie* de James J. et, partant, la parade des *to be(e) or not*, le *or not* gonflé de leur inanité plus ou moins sonore.

Qui les bobos ? Barthes nous eût enchantés d'une de ces définitions dont il avait le secret, mais il disparut l'année même où le bobo – bourgeois-bohemian – s'émancipa de la plume de David Brooks dans son *Bobos in paradise* comme l'obligeance de Wiki me permet de vous le dire.

Gloire au totem de Bruxelles et que l'on tague au plus vite sur son piédestal ce qui le supporterait s'il n'était atteint d'un priapisme vésical qui le maintient dans l'état d'innocence des putti : « Je pisse, donc je pense » (à l'inverse du chevalier inexistant (1) dont la substance corporelle s'est réduite à son enveloppe et dont l'homme de fumée de Palazzeschi mis en musique par Pascal Dusapin semble nous donner après coup la genèse).

Libre à chacun de s'arrêter là pour se faire sourd au tourment qu'induit « dans mon cerveau » comme disent aujourd'hui les enfants de la science (objets inanimés, avez-vous donc un cerveau ?) le fait que « je » ne consens pas à se résorber dans le flux urinaire, dont Freud fit la métaphore de l'ambition.

Ainsi nous oriente la plume de J.-A. Miller dans son texte intitulé « Diane », déesse qu'il poursuit jusque dans son intimité, au prix de sa vie. Si souvent que je me promène, que je marche ou que je cours, ma vessie me ramènera, un certain nombre de fois – introït le nombre, tourment de la « pensée » qui parasite l'obsessionnel – dans ce lieu retiré, tamisé et ombragé dans l'ancien Japon de Tanizaki (*Éloge de l'Ombre*, paru en 1978 dans sa première traduction française).

Ainsi ma plume cavale-t-elle derrière celle de J.-A. Miller, mouche issue des miasmes qu'elle fréquente du fait de son être de mouche, excitée par le souffle qu'occasionne le mouvement du coche et sommée, pour prix de son plaisir, d'en témoigner, pour ne pas se noyer dans ce flux baroque qui me ramène à ma solitude et à mes actes dont je risque toujours de ne rien vouloir savoir si je cède aux menaces de la nuit de la pensée que le brouillard rend confuse, mouche qui se fait lectrice et tente de sublimer les traces de ses pattes.

Tel l'exercice que je voudrais spirituel, qui s'impose à moi pour garder une trace de cette mémoire d'avenir qui préfère le jour – pas sans la nuit qui le leste – et sa clarté réelle, pour avoir chance de conférer à mes actes la dignité que seule je peux leur donner, pas sans quelques autres.

1 : Cf. Jacques-Alain Miller ; « Journal Extime », n° 22, [Lacan Quotidien, n° 690](#), 8 mai 2017, et le développement de Cinzia Crosali dans [Lacan Quotidien, n° 692](#).



DÉBAT OUVERT SUR LA PROPOSITION AMORIM

Pourquoi je n'ai pas fondé une École de psychanalyse

par Pascale Fari

Intriguée par les conseils psychanalytiques prodigués par Fernando de Amorim dans [LQ 693](#), j'ai consulté le site du RPH (Réseau pour la Psychanalyse à l'Hôpital-École de psychanalyse [sic]).

Ambiguïté

Abrité derrière un acronyme clair et simple (RPH), ce deuxième nom (École de psychanalyse), accolé au premier, signale d'emblée l'empan mais aussi l'ambiguïté du projet (www.rphweb.fr).

Lilia Mahjoub et Carole Dewambrechies-La Sagna l'ont très bien montré dans [LQ 694](#), miser sur l'écoute et la santé mentale à tous crins ne convient pas à la psychanalyse. Une École de psychanalyse et un réseau public de consultations sont deux choses fort différentes – sous peine de noyer la psychanalyse dans les méandres d'un réseau de bonnes intentions.

Je me souviens avoir eu l'occasion d'échanger avec notre collègue Fernando de Amorim à l'occasion de certaines manifestations du Champ freudien. Était-ce il y a dix ans ou plutôt vingt ? hélas, je ne sais. Son projet de développer un réseau pour la psychanalyse à l'hôpital m'avait paru formidable. Belle invention d'un dispositif de psychanalyse appliquée à la thérapeutique. Une preuve vivante qu'il y a toujours beaucoup à faire pour l'extension de la psychanalyse dans le champ social.

Nous n'en sommes plus là. Le RPH s'affiche aujourd'hui comme une École de psychanalyse à part entière : rien n'y manque, revue, colloques, séminaires... et même la passe ! Avec l'index de la page qui lui est consacrée, l'oxymore atteint des sommets : « Consultation publique de psychanalyse Paris : Le dispositif de la passe au sein du RPH » (goo.gl/bXvl57).

Vertige

La théorisation a, elle aussi, pris le large. Véritable gageure que de résumer des vues aussi originales : côté psychothérapie, il s'agirait d'une « fantasmatisation de l'organisme » où prévaut l'axe imaginaire du transfert ; s'il parvient à s'adresser à l'Autre (!), le patient succombe ensuite à la psychanalyse, sous les espèces d'une « corporéification de l'organisme » conduisant à la « naissance du sujet », pas sans le *nourrissage* de l'être et de l'objet *a* – ainsi arrive-t-il à « la colonne 4 », voie royale du devenir psychanalyste (goo.gl/9TtcS5). Faut-il rappeler que pour Lacan, l'analyste se règle mieux sur son manque que sur son être ? Ou que, plutôt vorace, l'objet *a* n'est généralement pas en reste de « nourrissage » ?

Oublieux de leurs origines, les termes et les concepts s'émancipent pour mener ici une existence parfaitement autonome, une « danse » affranchie des rigueurs de la démonstration. Certes, le signifiant est intrinsèquement volage, mais à glisser de contradictions en contresens, je l'avoue, un certain vertige m'a saisie.

Collusion

Les 37 000 consultations annoncées pour l'année 2016 n'ont fait qu'accroître ma surprise, pour ne pas dire mon effroi. L'affaire repose sur une collusion redoutable : tout étudiant « psy » peut voir miroiter sa formation psychanalytique, son intégration dans un réseau de professionnels, le fait de recevoir des patients, puis de se voir décerner le titre tant convoité de « psychanalyste ». On imagine que ce miroir aux alouettes puisse faire recette. On craint néanmoins que les étudiants pris dans cette collusion et surtout les patients en fassent les frais en payant le prix fort.

Voilà en tout cas qui m'a fait méditer sur ce qu'est une École de psychanalyse, et sur ce qu'elle n'est pas. Si nous ne déléguons pas l'évaluation de notre formation et de notre pratique à l'Administration ou à une quelconque bureaucratie, c'est parce que nous savons combien la chose est délicate et exigeante.

J'ai rencontré à l'École de la Cause freudienne une orientation efficace et transmissible, alors que, étudiante en maîtrise de psychologie clinique, je me demandais comment et avec quoi j'allais pouvoir bientôt travailler. Cette orientation a ensuite fait ses preuves, inouïes, dans la poursuite de ma cure. Pas de garantie préfabriquée, mais un gage de sérieux et de rigueur dans le traitement du plus singulier. Sans prétention au bien universel.



Lacan Cotidiano

Suplemento especial de Lacan Quotidien



ABC Internacional

hace eco al debate abierto del sabado pasado.
comunicado por Oscar Ventura, de Alicante, cuya colaboracion agradecemos

http://www.abc.es/internacional/abci-jacques-alain-millercontra-izquierda-gnostica-201705151705_noticia.html

Carta a JAM

por Graciela Esperanza

Estamos a tiempo

Querido Jacques-Alain Miller,

Cuido mis palabras, siempre lo hago, sobre todo dirigiéndome a usted y luego de haber escuchado las suyas este fin de semana.

¿Me impresionaron? No!

Simplemente hubiera preferido que algunos términos sean otros. Es una cuestión de estéticas. ¿Frívola pretensión dirá usted en los tiempos que corren? Puede ser.

Pero bueno vayamos al punto.

En marzo de este año se celebraron los 25 años de la fundación de la EOL, resultado de una decisión irrevocable que le pertenece y que estuvo acompañada por muchos de nosotros.

El clima de esa celebración experimenté algo que está presente en la escuela desde su inicio. La persistencia del falso semblante *en cuanto a la affectio societatis*, defecto crónico que padecemos a veces incluso a pesar nuestro.

No hemos logrado en estos 25 años estar a la altura de lo que Lacan pretendió para su Escuela: Un tratamiento analítico que pueda incidir en la ferocidad de los grupos. Sí, psicoanálisis en la Escuela!!

¿Hemos trabajado? Sí!

Sí, siempre presentes. Somos sin duda una referencia en la Argentina del psicoanálisis de la orientación lacaniana y esa es una conquista irrenunciable. Una construcción que se sostiene a lo largo de estos 25 años con una fuerza que depende mucho más de la potencia del discurso analítico que de quienes lo encarnan y, porque ese discurso se impone por sobre los pequeños narcisismos.

Pero también siempre presente esa desdichada sospecha respecto del otro, nombres que se plantean a espaldas, nombres que se rechazan, inclusiones grupales, exclusiones de quienes no estaban allí dentro y por sobretodo la idea de que “hay mejores”. En suma el universo del maldecir, de la masa.

¿Es una nostalgia de las buenas causas? No lo creo en absoluto. Es simplemente una *Wirlichkeit*.

Ahora bien, usted rugió este fin de semana para tratar de frenar un impulso fanático que está instalado en la EOL desde hace ya 14 años y que a mi entender no es sino la *aufhebung* de los grupos originales que participaron de la fundación de nuestra Escuela- algunos de ellos con fuertes sensibilidades y afinidades partidarias, es una constatación retroactiva-, aunque quienes forman parte de los mismos vayan cambiando.

Es cierto que momentos de crisis, y la Argentina no se priva de eso, pueden dar lugar a asonadas mesiánicas más o menos burdas. Las hemos tenido, no solo aquí, también en Latinoamérica. Pero en la EOL fueron 14 años de silencio temeroso a este respecto, sobre todo porque la injuria zoológica estuvo y está al alcance de la mano.

Usted se dará cuenta de que un toque de pesimismo me asiste. Pero usted ha sido mi maestro y lo sigue siendo: “pesimismo de la estructura, optimismo de la acción”.

Aun considerando lo que le decía al principio, celebro su rugiente despertar. Deseo que tenga consecuencias que no sean meramente retóricas y que toquen un punto de real. Pero a decir verdad va a depender de que sus palabras tengan efectos de interpretación en cada uno de aquellos que nos sintamos concernidos por ella. Nuevamente, y solamente a usted, le cabe interpretar a la escuela. No solo la interpreta, la interpela para que suelte de una buena vez ese hueso duro de roer de goce discriminatorio y segregativo que tiene entre los dientes.

Aplaudo entonces la acción. Interpretar la política y articular la ética y la política del psicoanálisis en esta acción. Esta vez esta acción se plantea atravesando un núcleo difícil porque toca las adhesiones ideológicas, último refugio de la neurosis para dormir tranquilos y seguir soñando como niños.

Lo sigo, a sabiendas de lo difícil de la apuesta. Así fue que le envié un texto en su lucha contra el oprobio del FN. Se lo reenvío por si no lo leyó.

Cuente conmigo como siempre. Lo saludo con respeto y con afecto,

Graciela Esperanza, mayo 2017

Antes de que sea tarde,

Luego de un prolongado silencio, resultado de la “*humillación de nuestro tiempo bajo los enemigos del género humano*” (1) en 1946 Lacan vuelve a tomar la palabra para indicar que la infatuación del poder y las astucias de la razón van de la mano. Pasaron 70 años y estamos un minuto antes de que Francia y por ende el mundo, corra el riesgo de tener que “*beber de mañana, de tarde, de noche y a mediodía la leche negra del alba*” (2).

El pueblo, esa inquietante categoría del género humano, es un hecho, se equivoca. Pero, rectifico, ¿no es acaso una emboscada de la cobardía afirmar que se equivoca? Sí, sin duda lo es.

Lo que se nos presenta y de forma alarmante no es solo que el pueblo se equivoca, sino que toma decisiones en nombre de la decepción, del pesimismo, de la increencia, del desprecio, a veces de la desesperación y del desamparo.

Hasta aquí vamos, pero cuando esas decisiones se toman en nombre de una supuesta coherencia que solo deja tranquila a la pequeña y cómplice conciencia burguesa de espíritu sensible y de izquierda, ¡qué triste! esas decisiones demuestran no ser más que variadas formas de la cobardía.

Lacan afirma en el 46 que el movimiento del mundo nos exige y nos exige, a los psicoanalistas, una posición ética frente a los peligros que trae la voracidad de la serpiente. Estemos atentos ya que asoma la “*otra alma*” de Francia, “*aquella que deportó a Dreyfuss a la Guyana, aceptó a Hitler y siguió a Pétain*” (3).

1 : Lacan, Jacques *Acerca de la causalidad psíquica* , Escritos 1, siglo veintiuno editores argentina s.a., Buenos Aires, 2008.

2 : Celan Paul, *Fuga de la muerte*, Obras Completas , Editorial Trotta, Madrid, 2000.

3 : Levi Primo, *Un lager a las puertas de Italia*, Vivir para contar, Alpha Decay, Barcelona, 2010.

Marzo 2017

De la juventud de la causa analítica

por Samuel Basz

En la turbulencia fecunda de estos días, el dicho lacaniano “hagan como yo, no me imiten” afirma su vigencia.

Apenas comenzado el tiempo de comprender el alcance del par JAM 1 – JAM 2 , me sigue gustando más la conclusiva JAM “en bloque”. A mi entender, lo que organiza las líneas de fuerza de sus consecuencias políticas es su “Teoría de Turín” , que da cuenta de una experiencia efectiva que le precede y de una perseverancia que se sostiene para hacer avanzar una invención: constituir soledades en comunidad de Escuela.

La actual intervención de Miller hay que considerarla en esa dirección.

No facilita identificación alguna a su persona ó a su estilo, y empuja a cada uno a vérselas con su relación a la causa analítica.

Esa relación es extraña a la que exige la militancia partidaria, que tiene su dignidad pero para otros fines que los de la política lacaniana del psicoanálisis.

No es compatible el “entrismo” desde lo partidario a la Escuela, a poco que admitamos su condición de sujeto. Por otra parte los verdaderos militantes políticos saben muy bien lo difícil que fue siempre acercar la lógica del no-todo a la política instituída.

Es la ocasión de sostener la dinámica de invención que hizo posible la creación de la EOL y la AMP, actos que hicieron entrar en el pasado al monopolio de la representación local e internacional del psicoanálisis.

Nos esperan nuevas herejías. Estamos ciertos que la política pertinente al Discurso analítico no quiere la repetición, por eso la causa – si es analítica – siempre es joven.

¿EOL 2?

por Lito Matusevich

El sábado del debate se sentía en el cuerpo el malestar que reinaba allí.

Me di cuenta que en mí tenía dos caras, por un lado un JAM herido por la traición de sus amigos y por el otro la incertidumbre por el futuro de la escuela.

Cuando usted anunció el Instituto de política del psicoanálisis, supe que sus heridas estaban curadas y usted estaba ya en otra cosa: haciendo existir la escuela Una y provocando al psicoanálisis a que hable políticamente sobre lo que nos toca vivir.

La otra cara me dejó pendiente de los mail, pues no sé cuál será el destino de mi escuela.

En la madrugada de hoy me desperté y compulsivamente prendí el celular. Había 3 mensajes de Salman, Tarrab, Naparstek, los leí y sentí un alivio, pues algo nuevo podía pasar de ahora en más entre nosotros.

Desde ya comparto casi todo lo que ellos escribieron y en lo que puedo disentir no nos separa, nos llama al debate.

Recuerdo, que Lacan en momentos de la disolución de la Escuela Freudiana de París convocó a aquéllos que “aún lo amaban”, creo que hoy es el momento de convocarnos, los que aún amamos a Jaques-Alain Miller a un debate.

Nos urge la época y el destino de nuestra Escuela.

Hago mías las palabras de Mauricio “ Lo que quiero decir es que no imagino una EOL lejos de Miller”, y tampoco a mí me interesa trabajar si Miller no está.

Por eso pido que nos reunamos a debatir sobre lo que generó la división que hoy reina en la escuela.

Coincido con mis colegas que en la EOL fuimos tomados no por la política del psicoanálisis sino por la política partidaria.

Creo que debemos trabajar para que la existencia de la Escuela Una, pueda poner un límite a lo múltiple que se sostiene en la pequeña diferencia para dar lugar a las diferencias del Uno por Uno.

Así nadie por pertenecer a otro continente será desacreditado en sus opiniones como lo fue usted.

No hablamos desde la “elucubración de saber sobre la lengua” (elucubración es igual a trabajo inútil según su uso en lengua francesa), sino desde el inconsciente como saber y hacer con la lengua.

Creo que en ese debate no podemos dejar afuera a lo que produjo también una división. La enunciaría con la siguiente pregunta: ¿cuál es la relación y la diferencia entre las dos enseñanzas de Lacan tal como usted lo recordó en Brasil en su última conferencia en la

AMP?

Estoy dispuesto y seguro que somos muchos (quizás no con todos) los que deseamos ponernos a trabajar para hacer que usted siga interesado en participe de nuestra escuela.

La libertad de expresión

por Marcela Ramos

Estimado Jacques-Alain Miller,

Le escribo para agradecerle su esfuerzo en devolverle voz a lo que aún permanece callado. Escuché la conferencia y debate abierto “La victoria contra Le Pen en Francia y sus consecuencias en la política internacional del psicoanálisis”, y me dejó reflexionando acerca de mi experiencia con las temáticas allí abordadas.

Nací en Córdoba, Argentina, en el seno familiar del periódico La Voz del Interior. En 1945, casi 20 años antes de mi nacimiento, Juan Domingo Perón libró una orden de captura contra mi abuelo, Silvestre Raúl Remonda, quien en ese entonces se desempeñaba como director del medio periodístico. Se lo acusaba de complicidad con los sucesos ocurridos en la Universidad Nacional de Córdoba (UNC), donde se gestaba una manifestación contra el gobierno de facto de Edelmiro Julián Farrell, cuyo vicepresidente era el mismo Perón.

La orden de arresto había sido impartida telefónicamente, pero sin pruebas de acusación. Pese a ello, las fuerzas de seguridad enviaron a mi abuelo hacia Buenos Aires. En el trayecto, el juez federal Barroco Marmol, quien ya se había manifestado en contra de la detención, presenta un habeas corpus y el tren se detiene a mitad de camino, dejando en libertad a Silvestre Raúl. Sin embargo, por temor a ser nuevamente apresado, decide no regresar a su hogar y permanece alejado de su familia al menos un mes.

Esta fue la historia que los adultos relataban cuando con tan sólo diez años preguntaba por la bomba que en 1975 destruyó las rotativas del periódico. La primera de tantas otras historias de violencia contra la libertad de expresión argentina, entre ellas, las que luego me tocó vivir como vicepresidente del directorio de La Voz del Interior, pese a que ya Perón no pertenecía a la órbita presidencial.

“El diario más grande de la segunda ciudad argentina fue destruido con bombas el 23 de enero de 1975. Un grupo de 60 hombres colocó cuatro bombas en la planta de la impresora de La Voz del Interior”, establece uno de los 16 cables que salieron a la luz por Wikileaks, revelando los detalles sobre el atentado al diario. Los atacantes fueron identificados como la Triple A, un grupo terrorista paramilitar que dirigía José López Rega, el político, ministro y policía con gran influencia sobre Perón y su esposa Isabel.

La revista internacional de política lacaniana, que usted anuncia hoy, aboga por aquella libertad de expresión por la que tantos, incluyéndome, hemos luchado. En definitiva, quiero agradecerle por formar parte de esto.

Un saludo cordial.

Recanallizar al populismo chavista

por Antonio Aguirre Fuentes

Querido amigo

Estoy pensando después de la conversación de Miller en Madrid. Creo que la medida de lanzar HERETIC es dar un tiempo para comprender, ahora a nivel general. O para alargar el tiempo de comprender. Miquel Bassols abrió Pandora con el Debate Venezuela. Los textos iban inclinando el peso contra la dictadura chavista. Miller propuso el tiempo de ver Venezuela, luego hizo el Grupo Venezuela, con los tres secretarios políticos. Se hubiera esperado el inicio de operaciones del grupo Venezuela. Miller va a Madrid, donde el griterío podemita crecía. Acompañado por el griterío K pro-Alemán en Argentina. Todo esta furia también en redes. La razón? El Debate Venezuela, el instante de ver Venezuela y el grupo Venezuela.

Miller en Madrid. Lo que dijo está bien. Es razonable, sostenidamente lacaniano, nada de partidismos en la Escuela Una (la podemita Ana Castaño lo tanteo en ese sentido: qué tal si traemos la política al psicoanálisis? le dijo disfrazada de pregunta). Respuesta: los analistas no deben ser sirvientes de los políticos. Me pareció que Miller estuvo contundente, cuando usando la lógica y el saber de la historia elemental dijo que el nazismo, el estalinismo y el capitalismo no están en el mismo nivel, tratándose de totalitarismos. No se pone en el mismo nivel invenciones, contingencias, liderazgos-caso del fascismo y el estalinismo - con el capitalismo. Miller no encontró mejor palabra que decir que el capitalismo era "natural". También Briole estuvo acertado en el debate y habló algo de Venezuela con su metáfora del cangrejo.

Pero la nota central fue el gesto brutal de Jorge Alemán. Cuando algo parecía que iba en dirección al tema Venezuela, brincó del asiento en primera fila (reservado?), asaltó la tribuna a gritos, interrumpió la palabra del otro y pidió "volver al tema MLP". Son las habilidades del parlamentario populista, siempre al borde del acto para cerrar la boca al opositor. Fascista o estalinista? Ciertamente totalitario. Miller, que dijo iba a recibir cualquier comentario sin filtro, no hizo nada para apartar este filtro vociferante. ¿Cómo prepararnos para contribuir a HERETIC, para que no se vaya en la deriva del populismo de izquierda podemita y K?

HERETIC, me parece muy justo ese nombre. Estamos abriéndonos paso en un mundo que suma a las ortodoxias viejas, religiosas, otras nuevas, paganas y profanas. Y lo bueno es que nos propondríamos no hacer del lacanismo una nueva y más falsa religión. Aunque Lacan pronosticó una deriva en ese sentido, cuando hay una jerarquía que administra el sentido. No permitamos que una jerarquía dogmática administre HERETIC. Tiene que mantenerse abierta a unas cuentas corrientes. Por lo pronto me siento más cerca de lo que escribe Bernard-Henri Lévy. Hay manera de contactar con él ?

Mi propósito es claro. No "rediabolizar" al chavismo, sino "recanallizarlo". No permitir que a través del paradigma de "lo complejo", de la importancia de cualquier otra cosa, se arroje una cortina de humo que tape la canallada del régimen chavista. Lacán habló de la canallada colectiva de una izquierda marxista en el poder. No es casualidad que la guardia de choque paramilitar del lumpen chavista se llame a sí mismos "colectivos".

Le bal

por Irene Todres

Estimado JAM

Q bueno haya abierto este debate! Cuánto lo celebro! A veces me da vergüenza esta Argentina que no puede reconocer su falta de legalidad que tiene como costumbre y como consecuencia una más q grave corrupción!

Falta de legalidad que está basada en una eterna confusión basada en los fines q justifican los medios!

Lo saluda muy atentamente.

Nueva época

por Jorge Alemán

Querido Jacques-Alain,

El sábado tuvo lugar un hecho inaugural y fundante. No creo que ninguna institución psicoanalítica en sus diversas historias se haya planteado pensar del modo que usted lo formuló la relación psicoanálisis política.

Por mi parte deseo insistir en que tanto cuando fui agregado cultural en el kirchnerismo como en mi relación con Podemos intente siempre jugar a favor del proyecto de la AMP y que me siento orgulloso de los fundamentos epistémicos que ha desarrollado usted para la conducción de la misma. No quise jamás con la izquierda lacaniana cuestionar algo en nuestra Asociación y si plantear un debate en el seno de la izquierda. No me gusta cuando colegas, en general fuera de nuestra Escuela pretenden mostrar, a partir de mis lecturas políticas, que yo tengo diferencias con la AMP o con usted. Mi lealtad sigue intacta y fue gracias a mi análisis que me permití revisar mis legados políticos. Lo saludo con el afecto y gratitud de siempre.



Signifiants du transfert

Colloque Uforca
Samedi 20 mai 2017
Maison de la Mutualité
24, rue Saint-Victor, Paris V^e



LE PROGRAMME

MATIN

Accueil à partir de 9h

10h-11h : Louis XVII
par Bernard Lecoœur
Présentation : Aurélie Pfauwadel

11h-12h : Le môme ?
par Carole Dewambrechies-La Sagna
Présentation : François Leguil

12h-13h : Un signifiant pas si quelconque
par Guy Trobas
Présentation : Marie Laurent

Discutants :
Dominique Laurent, Catherine Meut, Jean-Luc Monnier, Philippe Bouillot.

Colloque animé par Jacques-Alain Miller
avec Jean-Pierre Deffieux

APRÈS-MIDI

15h-16h : Entourée d'enfants
par Catherine Lacaze-Paule
Présentation : Philippe De Georges

16h-17h : « Pauvre Ernest ? »
par Fabian Fajnwaks
Présentation : Clotilde Leguil

17h-18h : L'achose dans le ventre
par Laura Sokolowsky
Présentation : Michel Grollier

Discutants :
Christiane Alberti, Anaëlle Lebovits-Quenehen, Pierre Naveau, Laurent Dupont.

INFORMATIONS

La salle est complète, il n'y a plus de places, les inscriptions sont clôturées.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Chroniqueurs

(à venir)

Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)